

REVUE DU M|A|U|S|S

S E M E S T R I E L L E

N° 50

SECOND SEMESTRE 2017

 Quand dire c'est donner.  
Langage, parole et don

# REVUE DU M|A|U|S|S S E M E S T R I E L L E

## Mouvement anti-utilitariste dans les sciences sociales

Indépendante de toute chapelle comme de tout pouvoir financier, bureaucratique ou idéologique, *La Revue du MAUSS*, revue de recherche et de débat, œuvre au développement d'une science sociale respectueuse de la pluralité de ses entrées (par l'anthropologie, l'économie, la philosophie, la sociologie, l'histoire, etc.) et soucieuse, notamment dans le sillage de Marcel Mauss, d'assumer tous ses enjeux éthiques et politiques.

**Directeur de la publication :** Alain Caillé.

**Rédacteur en chef :** Philippe Chanial.

**Secrétaire de rédaction, préparation de copie :** Sylvie Malsan (*Le Bord de l'eau Éditions*).

**Conseillers de la direction :** Gérald Berthoud, Francesco Fistetti, François Flahault, François Gauthier, Jacques T. Godbout, Ahmet Insel, Paolo Henrique Martins, Serge Latouche, Sylvain Pasquier, Alain Policar, Elena Pulcini.

**Conseil de publication :** Giovanni Busino, Cornelius Castoriadis (†), Jean-Baptiste de Foucauld, Vincent Descombes, François Eymard-Duvernay, Mary Douglas (†), Jean-Pierre Dupuy, Michel Freitag (†), Jean Gadrey, Marcel Gauchet, André Gorz (†), Jean-Claude Guillebaud, Philippe d'Iribarne, Stephen Kalberg, Bruno Latour, Claude Lefort (†), Robert Misrahi, Edgar Morin, Thierry Paquot, René Passet, Philippe Van Parijs, Annette Weiner (†).

**Anthropologie :** Marc Abélès, Catherine Alès, Mark Anspach, Cécile Barraud, David Graeber, Roberte Hamayon, André Itéanu, Paul Jorion, Philippe Rospabé, Gilles Séraphin, Lucien Scubla, Michaël Singleton, Camille Tarot, Shmuel Trigano, Stéphane Vibert.

**Économie, histoire et science sociale :** Geneviève Azam, Arnaud Berthoud, Éric Bidet, Genauto Carvalho, Pascal Combemale, Annie L. Cot, François Fourquet, Alain Guéry, Marc Humbert, Jérôme Lallement, Jean-Louis Laville, Vincent Lhuillier, Jérôme Maucourant, Gilles Raveaud, Jean-Michel Servet.

**Écologie, environnement, ruralité :** Pierre AlphanDéry, Marcel Djama, Fabrice Flipo, Jocelyne Porcher, Éric Sabourin, Wolfgang Sachs.

**Paradigme du don :** Étienne Autant, Dominique Bourgeon, Mireille Chabal, Anne-Marie Fixot, Pascal Lardelier, Jacques Lecomte, Paulo Henrique Martins, Henri Raynal, Dominique Temple, Bruno Viard.

**Philosophie :** Jean-Michel Besnier, Stéphane Bornhausen, Marcel Hénaff, Michel Kail, Philippe de Lara, Christian Lazzeri, Pascal Michon, Chantal Mouffe, Fabien Robertson.

**Débats politiques :** Gengiz Aktar, Antoine Bevort, Pierre Bitoun, Christophe Fouvel, Jean-Claude Michéa, Jean-Louis Prat, Jean-Paul Russier, Philippe Ryfman, Alfredo Salsano (†), Patrick Viveret.

**Sociologie :** Frank Adloff, Norbert Alter, Rigas Arvanitis, Yolande Bennarrosh, Olivier Bobineau, Simon Borel, Denis Duclos, Vincent de Gauléjac, Françoise Gollain, Aldo Haesler, Annie Jacob, Michel Lallement, Christian Laval, David Le Breton, Louis Moreau de Bellaing, Pierre Prades, Ilana Silber, Roger Sue, Frédéric Vandenberghé, François Vatin.

**Psychanalyse :** Carina Basualdo (†), Elisabeth Conesa, Olivier Douville, Tereza Estarque, Roland Gori.

Les manuscrits sont à adresser à : MAUSS, 3 avenue du Maine, 75015 Paris.

**Revue à comité de lecture international,  
publiée avec le concours du Centre national du Livre.**

ISBN : 978-2-7071-9749-8

ISSN : 1247-4819

Quand dire c'est donner.  
Langage, parole et don

ALAIN CAILLÉ, 5 Présentation  
PHILIPPE CHANIAL,  
STÉPHANE CORBIN ET  
FABIEN ROBERTSON

I. Quand dire c'est donner.  
Langage, parole et don

PRÉAMBULE. LANGAGE DU DON, LANGAGE DE L'INTÉRÊT

ALAIN CAILLÉ 25 Ce que dire veut donner  
FABIEN ROBERTSON 29 La parole marchande. Petite grammaire critique  
de l'utilitarisme smithien

A) CE QUE DONNER VEUT DIRE (ET RÉCIPROQUEMENT)

MARILIA AMORIM 35 Don, parole, civilité... et incivilité  
VINCENT DESCOMBES 49 Dire/Donner. Note sur les verbes trivalents  
MARCEL HÉNAFF 64 Au risque de soi : parler, donner, attester  
ALAIN BOYER 85 Donner des mots et des choses.  
De Mauss à Hobbes (et retour)

B) LA PAROLE COMME OFFRANDE

HENRI RAYNAL 93 Générosité de la parole. L'inédit, le spectacle,  
le relais, le commentaire infini  
ANNE GOURIO 103 « Je donne ton nom au jour. » Le don du poème  
à l'épreuve de la modernité  
FLORIAN VILLAIN 119 Prier pour les âmes du Purgatoire à Naples. La parole  
donnée, au-delà du donnant-donnant  
IRÈNE-LUCILE HERTZOG 141 Quand dire, c'est se donner. Réflexions sur la confiance  
au travail

C) LA PAROLE QUI SOIGNE

ÉLISABETH CONESA 151 Psychanalyse et don de parole

- PIERRE MICHARD **155** L'enfant sans « merci ». Pour une clinique du donner-recevoir-rendre
- PHILIPPE CHANIAL **167** De la thérapie contextuelle au paradigme du don, et retour

#### D) LA PAROLE COMME ALLIANCE

- PIERRE PRÉSUMEY **173** Neuf bœufs et des feuilles innombrables. Guerre, paix et parole donnée dans *l'Iliade* (VI, 119-236)
- RAYMOND VERDIER **183** Parole du corps et corps du monde : l'ordalie archaïque
- ANDRÉ SAUGE **194** Itinéraire de la promesse politique d'Athènes à Jérusalem
- THIBAUT BESOZZI **211** Ce que le don dit et ce que le dire donne. Enquête sur la sociabilité des habitués d'un centre commercial

#### E) POUR FINIR PAR LE COMMENCEMENT : ET SI AU DÉBUT LA PAROLE ÉTAIT DONNÉE ?

- ALAIN BOYER **227** Promesse oblige
- STÉPHANE CORBIN **241** Entre don et nécessité. Jean-Jacques Rousseau, anthropologue du langage
- FABIEN ROBERTSON **259** Le don de parole. Comment l'enfant vient au langage

## II. Libre revue

- RICHARD BUCAILLE ET  
JEANNE VIRIEUX **279** Le quasi-contrat, un concept anthropologique ?
- ANTOINE CHOLLET **291** Une défense du référendum à partir de l'exemple suisse
- MOHAMED-AMOKRANE  
ZORELI **307** L'économie solidaire en Kabylie : don, réciprocité et résilience systémique
- DAVID BERLINER **341** Angoisses académiques
- FREDERIC VANDENBERGHE **347** Critical Realism. Anti-Utilitarianism and Axiological Engagement
- BIBLIOTHÈQUE **355**
- RÉSUMÉS & ABSTRACTS **371**
- LISTE DES AUTEURS **387**

## Présentation

*Alain Caillé, Philippe Chanial,  
Stéphane Corbin et Fabien Robertson*

« La parole est la main de l'esprit », suggérait Pierre Charron dans son *Traité de la sagesse* (1606). Grâce à elle, poursuivait-il, « l'homme prend et donne, il demande conseil et secours, et le donne. C'est le grand entremetteur et courtier : par elle le trafic se fait, la paix se traite, les affaires se manient, les sciences et les biens de l'esprit se débitent et se distribuent ; c'est le lien et le ciment de la société humaine ». À l'évidence, la parole n'est pas, pour ce fidèle ami de Montaigne, seulement d'argent. Plus que le silence, la parole est d'or. Et si elle l'est, et si, à l'instar du don pour Marcel Mauss, elle constitue le « roc » des sociétés humaines, n'est-ce pas parce que, fondamentalement, la parole est don ? Telle est l'hypothèse qui guide ce numéro.

En effet, lorsque nous parlons, et même pour ne rien dire, nous ne cessons de nous exprimer en un langage qui n'est autre, au fond, que celui du don. Qu'est-ce qu'une conversation sinon ce flux, à la fois réglé et vivant, de paroles données, reçues et rendues ? Qu'est-ce qu'une promesse, une invitation, un serment, une prière, une confiance, une salutation ou encore le pardon<sup>1</sup>, sinon autant de *paroles données* qui instituent telle ou telle forme de relation ?

---

1. Comme l'insulte, la menace, le commandement, la malédiction, etc. Nous y reviendrons.

Bavarder, plaisanter, n'est-ce pas *s'adonner*, par jeu, au pur plaisir de l'échange des mots [Revue du MAUSS, 2015] ?

La socialité la plus ordinaire, c'est-à-dire celle qui fait nos relations courantes, est animée et ordonnée par l'esprit du don. Qu'on considère, pour commencer, les formules de politesse. Dire « s'il vous plaît », c'est exprimer une demande, c'est-à-dire un appel au don, lequel dépend du bon plaisir – de l'agrément : « si cela vous agrée » – d'autrui<sup>2</sup>. Dire « merci », c'est répondre, par un geste de gratitude, au don reçu, et exprimer ainsi une reconnaissance de dette symbolique – je suis désormais « à votre merci<sup>3</sup> ». Dire « bonjour » – « donner le bonjour » –, ce n'est pas seulement signaler qu'on a reconnu une personne rencontrée, pour la première fois de la journée ; c'est déjà indiquer une relation, fût-elle sommaire et ponctuelle ; c'est aussi, littéralement, vouloir que la suite du jour lui soit favorable. Je donne, par ce simple mot, un signe d'attention à autrui, et suis en droit d'attendre – c'est dire que ce mot oblige<sup>4</sup> – qu'il me donne en retour le même signe, la même attention<sup>5</sup>.

Même dans le langage concret des échanges marchands, quelque chose de l'esprit du don s'anime et résiste. Personne ne s'est avisé de s'adresser à son boulanger en ces termes, strictement utilitaires : « J'ai pour vous une somme d'argent susceptible de vous intéresser et qui convient parfaitement à cette baguette dont j'ai besoin : échangeons l'un pour l'autre. » Entrant dans une boulangerie, nous disons bien plutôt : « Bonjour, je voudrais une baguette, s'il vous

2. L'anglais *please* rappelle lui aussi cette dimension de plaisir et d'agrément.

3. Alors que l'italien *grazie mille* et l'espagnol *gracias* expriment cette gratitude – on rend grâce au donateur –, le portugais *obrigado/obrigada* met quant à lui l'accent sur la dimension d'obligation – « je suis votre obligé(e) ».

4. C'est dire qu'à l'instar du don les paroles que l'on adresse à autrui ne sont et ne font rien d'assuré, ne produisent pas d'effets qui puissent être déterminés d'avance, mais elles donnent toujours quelque chose et obligent. Obliger n'est pas tout à fait contraindre. Et parler consiste précisément à engager un lien, et un lien social, c'est-à-dire à la fois déterminé et ouvert.

5. C'est d'ailleurs bien en ces termes que cette formule est comprise et échangée dans certaines langues africaines où l'on répondra aux salutations reçues – « Bon matin ! », « Bon soir ! » « Bonne nuit ! » – en inversant les termes : « Matin bon ! », « Soir bon ! » ou « Nuit bonne ! ». En terre d'Islam, la symétrie croisée de l'échange « (As)salam alikoum »/« (Wa)alikoum salam », traduit un vœux mutuel de paix, de santé et de miséricorde divine. Et si cette salutation musulmane donnera notre familier et fort péjoratif « salamalek », elle vient nous rappeler aussi le sens de notre rapide « Salut ! » (ou plus bref encore, en langage SMS, de notre « slt »).

plaît. » Cette proposition ordinaire n'est pas du tout du même ordre. D'abord, il s'agit d'une demande et non d'une offre. Ensuite, l'usage du conditionnel et la formule « s'il vous plaît » indiquent qu'une des conditions de l'échange est la bonne volonté du boulanger. Nous avons bien affaire à une parole polie et policée qui met en forme et recouvre une réciprocité d'intérêts, mais aussi et surtout à une parole nécessaire par laquelle les hommes montrent qu'ils peuvent être, ou du moins paraître, autres que de purs marchands. Comme si les deux partenaires de l'échange, pour satisfaire leur intérêt, devaient paradoxalement s'exprimer dans un idiome qui ne peut être explicitement celui de l'intérêt, mais celui du don.

Ainsi, en parlant, recourons-nous à des formules qui rappellent sans cesse la place du don dans les relations sociales au point d'en emprunter la grammaire – même si on ne s'en aperçoit pas, même si on est habité par des intentions divergentes (voire des plus inavouables). On ne saurait pour autant se limiter à constater ces airs de famille. Comme l'a montré Jacques Godbout [1993], le don des présents peut constituer un langage en soi – comme l'exprime, par exemple, la publicité des fleuristes : « Dites-le avec des fleurs. » Plus généralement, bien des anthropologues ont su souligner combien les pratiques rituelles mêlaient dons de choses et dons de paroles, au point où les paroles y sont dons et les dons paroles<sup>6</sup>. Mais il est tentant d'aller plus loin. En effet, l'exigence de donner, recevoir et rendre n'est pas seulement quelque chose que la langue peut exprimer. Certes, le don a besoin de la parole pour

---

6. Ainsi des rites néo-calédoniens, de la fameuse « coutume » kanak aux fêtes du pilou-pilou étudiés par Maurice Leenhardt [1985 (1947), p. 215]. « L'offrande, écrit l'auteur, est une parole. En toute cérémonie familiale l'on prépare un petit tas de vivres, déposé avec soin sur des herbes rituelles. Et lorsque tout est prêt et décoré, les gens se disposent en demi-cercle, et l'orateur s'avance : "Ces vivres, dit-il, sont notre parole." Et il explique leur raison d'être. » Ce qui signifie, réciproquement, que la parole aussi – *no ou ewekë* – est offrande. « Dire la parole », c'est indissociablement la donner et la matérialiser dans un objet concret. Mauss, évoquant les travaux de Maurice Leenhardt, rappelait dans *l'Essai sur le don* en quels termes les Kanaks décrivaient la grande fête rituelle du « pilou-pilou » : « Nos fêtes sont le mouvement de l'aiguille qui sert à lier les parties de la toiture de paille pour en faire un seul toit, une seule parole » [Mauss, 1989, p. 174-175]. À l'image du va-et-vient de l'aiguille, le va-et-vient du don – indissociablement don de mots et de choses – vient ainsi tresser le toit de paille de cette « maison commune », de cette « maison bien lacée » sous laquelle toutes les familles, tous les clans, les vivants et les morts, les hommes, les femmes, les enfants, les dieux et les esprits, pourront s'abriter et vivre ensemble.

gagner en clarté, pour assurer, en les manifestant, des intentions. Mais, plus fondamentalement, le don n'anime-t-il pas le fait même de parler ? Si le don est langage, ne peut-on, réciproquement, concevoir le langage – ou la parole – comme un don ? Ne peut-on pas « dire » – et en quel sens ? – que le don « fait » la parole. Au fond, pour détourner la formule d'Austin<sup>7</sup> : et si dire ce n'était pas seulement faire, mais donner ?

Cette référence au fondateur de la théorie des actes de langage ne se résume pas à un jeu de mot facile. En effet, il est frappant d'observer combien l'ethnologie n'a jamais conçu le langage – du moins lorsqu'elle s'y est intéressée – autrement qu'en termes performatifs, qu'il s'agisse de la parole sacrificielle, de la parole qui soigne<sup>8</sup>, de la parole qui tue<sup>9</sup>, mais aussi de la parole ordinaire. Que la parole soit action, telle est l'évidence, notamment pour Geneviève Calame-Griaule [2010 (1965)]. Qu'elle soit amoureuse, poétique, religieuse, cathartique, agonistique, thérapeutique ou qu'elle se dise par des moyens d'expression non verbaux (plastiques et musicaux), la parole dogon (*so*) est toujours une force en action qui produit des effets bien palpables<sup>10</sup>. Or le « faire » de cette force, n'est-ce pas avant tout, à l'instar du don, un « faire relation » ? La parole n'est-elle pas, d'abord, performatrice d'alliance ? En langue malinké, la bouche (*dà*) qui à la fois signifie « parole », symbolise le lien entre êtres humains, au point où, pour signifier une dispute entre deux personnes, on dira : « Il a coupé sa bouche (*dà*) de moi<sup>11</sup>. » Pour autant, si le « faire du dire » constitue en ce sens le ressort sans lequel il n'est pas de vie sociale possible, la parole, à l'instar du don, est frappée d'une même ambivalence : elle peut-être tout autant bienveillante, bienfaisante, socialisante et subjectivante – tel est son aspect *sym-bolique* (ce qui unit) –, que malveillante, malfaisante, violente, destructrice tant des rapports sociaux qu'elle

---

7. Du moins du titre de la traduction française de ses conférences de 1955 et de l'ouvrage publié à sa mort : *Quand dire c'est faire* [1962].

8. Que l'on pense ici, par exemple, au texte classique de Lévi-Strauss [1949] consacré à la cure chamanique.

9. Voir ici notamment les travaux sur la sorcellerie de Jeanne Favret-Saada [1977].

10. À l'instar du *no* kanak, le *so* dogon a un sens très large : étant parole, il peut aussi bien connoter l'action et son aboutissement matériel ; ainsi emploie-t-on ce même mot pour signifier la « parole *parlée* », la « houe *forgée* » ou l'« étoffe *tissée* ».

11. Littéralement « il ne me parle plus », le lien est rompu. Voir Camara [1975].

doit contribuer à fonder que des sujets auxquels elle est adressée – c'est son aspect *dia-bolique* (ce qui divise, antagonise).

Même la violence symbolique, dans ses diverses formes linguistiques, nous ramène au don. Celui qui « prend la parole » pour l'accaparer et en priver les autres, exerçant ainsi un magistère et dominant un public de ses discours, apparaît d'abord comme un homme riche, d'aisance, de savoirs et de titres, qui donne plus en parole que les autres et, par là même, les écrase [Mauss, 1989 (1924) ; Bourdieu, 1982]. Et lorsqu'on provoque quelqu'un par l'insinuation ou l'insulte franche, que fait-on sinon provoquer l'autre à donner à son tour ? Ce qui tend ici à s'exprimer est un don agonistique : si l'autre ne répond pas, ou de manière trop hésitante, il perd la face ; s'il répond avec succès, il oblige à rendre les coups. Cet échange peut être savant, tourner à la dispute ou à la polémique, il n'en est pas moins violent. Il peut être plus fluide et léger, comme l'échange de blagues – ou de « vanes » – entre amis. Au fond, la violence circule, et quand elle se fixe dans l'institution d'une domination ou d'un échange réglé, voire pacifié, elle peut toujours rejaillir et ressortir des bornes qu'on a tenté de lui fixer<sup>12</sup>. C'est que la parole qui se donne possède autant de charmes que de dangers. Toute remarque est lourde de violence potentielle. Ce pourquoi il faut apprendre à « tenir sa langue<sup>13</sup> ».

En mettant l'accent, dans ce numéro, sur cette dimension symbolique<sup>14</sup>, il s'agira avant tout d'interroger ce que la parole donne, ce que dire veut donner. De privilégier ici en quoi elle

---

12. Jeanne Favret-Saada [1977, p. 22] souligne combien « en sorcellerie, la parole, c'est la guerre ». Il ne serait pas totalement illégitime d'analyser la théorie du langage de Pierre Bourdieu, en quelque sorte, comme une généralisation de ce modèle de la sorcellerie du bocage normand.

13. Il n'y a guère que le langage totalitaire pour tuer la vitalité propre à la parole en circonscrivant par avance le sens de chaque expression, en les réduisant au maximum, en réduisant les formules les plus ordinaires à de simples clichés qui pensent à notre place (Arendt). En ce sens, la formule bien connue de Roland Barthes, dans sa leçon inaugurale au Collège de France en 1977, selon laquelle « la langue, comme performance de tout langage, n'est ni réactionnaire ni progressiste ; elle est tout simplement fasciste », peut apparaître bien outrancière, à l'instar de Pierre Bourdieu lorsqu'il définit la langue comme « le support par excellence du rêve de pouvoir absolu ». Pour une subtile mise au point, voir Hélène Merlin-Kajman [2003].

14. Nous reviendrons plus amplement sur la face « diabolique » du langage dans le prochain numéro de la revue, consacré à la critique de la « critique critique », ainsi que dans celui que nous projetons de consacrer aux relations entre violence et don.

est don de vie, d'alliance ; en quoi donner sa parole ou donner la parole, s'engager à dire, à écouter, à répondre, contribue autant à l'intensité et à la vivacité des relations sociales qu'à celles des identités personnelles. Comme si les hommes et les sociétés humaines avaient besoin pour s'affirmer, exister, perdurer, de se nourrir sans cesse de ces liens ténus, fragiles, que constituent ces signes qui s'échangent de bouche à oreille. Prendre conscience de ce fait ouvre une perspective majeure, audacieuse, insuffisamment explorée, qui interpelle tout autant la théorie du langage que celle de la société et de la subjectivité. Ce défi est celui de ce numéro : montrer qu'au fondement même de nos actes de parole, c'est-à-dire du langage vivant, il y a d'abord du don.

Ou, pour le formuler autrement, que pour que l'homme soit *Homo loquens*, il faut d'abord, et toujours, qu'il soit *Homo donator*. Telle est la piste essentielle que se proposent de tracer les articles de ce numéro.

### Langage du don, langage de l'intérêt

« Tout acte d'interaction, toute communication linguistique, même entre deux personnes, entre deux copains, entre un garçon et sa petite amie, toutes les interactions linguistiques sont des espèces de micromarchés », suggérait Pierre Bourdieu [1984, p. 124]. Prolongeant son projet d'établir une « économie générale des pratiques » dans la perspective d'une « économie des échanges linguistiques », il soulignait combien la valeur et le sens des discours ne pouvaient se définir autrement que sous les lois de formation des prix particulières à tel ou tel marché linguistique et aux rapports de domination qui le structurent [Bourdieu, 1982, p. 60]. Au sociologue alors de lire entre les lignes pour mieux dévoiler, derrière les innocents signes linguistiques, autant de signes de richesses ou d'autorité et, derrière nos relations discursives mêmes les plus intimes et désintéressées, la quête permanente de profits matériels et/ou symboliques. Mais est-ce là (tout) ce que parler veut dire ?

Tentons donc, en préambule de ce numéro, de marquer la différence entre langage du don et langage de l'intérêt pour en dégager tout autrement le rapport. *Alain Caillé* suggère ici de

montrer combien peut être éclairante une réflexion sur le langage qui se situerait dans le prolongement de l'*Essai sur le don* de Marcel Mauss. Sa contribution à cette réflexion<sup>15</sup> le conduit à montrer, d'une part, qu'« avant même de fonctionner au don de biens, la socialité primaire [le champ des relations de personne à personne] se nourrit du don des mots » et, d'autre part, que le système de la parole doit d'abord être pensé comme un système de don agonistique, régi par « l'obligation paradoxale d'être le plus spontané et le plus généreux en parole ». Ainsi, si le langage est premier, il ne l'est que comme instance du don et, à ce titre, articule bien plus subtilement que ne le suggère Bourdieu spontanéité et obligation, intérêt et désintéressement. Mais ne sommes-nous pas en train de nous payer de mots ? À l'évidence, le marché ne se nourrit pas plus de dons que de mots. *Business is business* ! **Fabien Robertson** nous invite au contraire à questionner cette évidence. Ainsi souligne-t-il combien le langage des échanges marchands, animé par l'utilité et exprimant l'égoïsme, ne saurait se comprendre sans un langage du don qui le précède et le conditionne. Et, étonnamment, cette idée peut se dégager d'un des textes les plus classiques de l'économie politique, *De la richesse des nations* d'Adam Smith ! Comme si le langage, si appauvri, des échanges utilitaires résistait malgré tout aux règles du marché, tant une parole qui s'y plierait entièrement se nierait elle-même comme parole.

### Qu'est-ce que donner veut dire (et réciproquement)

Alors, parler, donner, ce serait au fond la même chose ? Ne nous précipitons pas. Et, avant de trancher éventuellement, prêtons attention à la manière dont les langues répondent, dans leur usage, à des conditions dialogiques et expriment le don et la parole. C'est ce à quoi travaillent les articles de cette première partie qui, tout en recourant à des analyses diverses – étymologiques, syntaxiques, anthropologiques, philosophiques (et logiques) –, montrent avec

---

15. À laquelle il avait invité il y a déjà vingt-cinq ans – ce texte reprenant l'introduction de celui publié dans le n° 2 de la *Revue du MAUSS semestrielle* (1993) – et auquel le présent numéro, enfin, répond.

force le caractère premier de ces deux modalités de la relation sociale ainsi que leur intrication étroite.

S'appuyant avant tout sur les indications de Benveniste et la théorie dialogique de Bakhtine, *Marilia Amorim* montre avec acuité que la relation spécifique à la prise de parole est une relation finalisée : on parle en vue de la réponse et pour la réponse, de la même manière qu'on donne pour que l'autre donne à son tour. « Parler est ainsi donner de soi parce que, quand je parle, je me soumetts à l'attestation de légitimité de l'autre. » Il y aurait donc plus qu'une analogie entre le donner et le dire : une identité de fond<sup>16</sup>. Du moins le don et la parole ne sont pas deux dimensions de la socialité parmi d'autres, mais peut-être les plus fondamentales d'entre toutes. Partant notamment de la théorie syntaxique de Lucien Tesnière<sup>17</sup>, *Vincent Descombes* nous propose de revenir sur les rapports du « dire » et du « donner » à partir des usages grammaticaux et de la logique. L'un et l'autre de ces verbes signifient des relations irréductiblement intentionnelles, intrinsèquement sociales, où l'on retrouve la même structure triadique. Et on ne peut les réduire à d'autres relations, qu'elles soient plus simples ou plus complexes. Si le dire et le donner sont si proches, peut-on en fonder l'un sur l'autre ? Vincent Descombes montre qu'ils ne peuvent être confondus, notamment parce que la parole porte sur des propositions – ce que le don, en lui-même, ne fait pas. Ce pourquoi, d'ailleurs, le don a besoin de se dire.

Et le dire ne peut-il pas aussi en quelque sorte se donner ? Que fait-on quand on donne sa parole ? Qu'est-ce que la

---

16. @ >>> En toute conséquence, cette conception dialogique du langage conduit *Marilia Amorim* à montrer comment nos relations contemporaines peuvent être affectés, et appauvries, par un certain usage des nouvelles technologies qui dévoie le rôle véritablement socialisant de la parole. Le lecteur trouvera la seconde partie de cet article dans la version électronique de la revue.

Rappel : les textes marqués d'un @ >>> sont disponibles uniquement dans la version numérique. Voir p. 268.

17. Cette théorie présente pour nous deux mérites : d'abord, elle part de l'idée que la phrase est construite autour du verbe, ce qui permet de revenir sur la prééminence non seulement grammaticale mais ontologique du sujet ; ensuite – et c'est sur quoi insiste ici Vincent Descombes –, elle indique que les verbes à trois termes, ou triadiques, appartiennent à deux classes : le dire et le donner. Si on comprend que cette classe de verbes est la seule qui implique *essentiellement* une relation sociale, alors la tentation est bien grande d'en déduire qu'on a affaire, en l'espèce, aux deux fondements de la socialité. Difficile, effectivement, de ne pas y céder.

promesse ? L'analyse précise qu'en propose *Marcel Hénaff* permet d'appréhender comment et combien, en parlant, on donne de soi ou, plus précisément, on atteste de soi. Et cette attestation, qui suppose l'institution sociale et linguistique, offre la possibilité à la personne, par le *Je* qui s'engage, d'éprouver « l'honneur d'être soi », dans une situation où nul ne peut répondre à sa place. Cette analyse de la grammaire de la promesse permet également d'appréhender ce que dire vient donner dans la constitution même du social.

@ >>> Confrontant Hobbes et Mauss, *Alain Boyer* montre ainsi que, malgré leurs différences de perspective, le philosophe et l'anthropologue soulignent tous deux la nécessité pour les hommes de s'associer par des actes qui les engagent réciproquement. Et qu'il s'agisse de « donner des mots » ou de « donner des choses », c'est bien la paix plutôt que la guerre qui doit être offerte, la vie plutôt que la mort<sup>18</sup>.

### La parole comme offrande

Comme on le voit, ce premier moment de clarification analytique des relations entre le donner et le dire non seulement esquisse une conception résolument relationnelle du langage et de la parole, mais aussi soulève de redoutables questions sociologiques et anthropologiques. Afin d'étayer la première et d'approfondir les secondes, ce numéro se propose de décliner, sans prétendre à une quelconque exhaustivité, quelques-unes des formes concrètes de ces paroles données. Quand dire, c'est donner, suggérons-nous ? Quel meilleur exemple que celui de l'offrande, de ces mots offerts par le poète à sa bien-aimée (ou à ses lecteurs), adressés par le fidèle à son Dieu (ou à ses saints) ou confiés, dévoilés, à cette personne et à nulle autre. Poème, prière, confidence, ici le don de parole se fait donation, la parole se donne sans attente, apparente du moins, de réciprocité. Parole généreuse, gracieuse.

C'est cette générosité de la parole que nous invite à célébrer *Henri Raynal*. Car il est une « passion du dire » qui manifeste combien,

---

18. La question est alors de déterminer si au commencement était la promesse ou le don ? Tel est l'un des enjeux de la partie conclusive de ce dossier.

face au spectacle du monde – ce « gigantesque *potlatch* » –, il est impossible pour le témoin de garder pour lui ce dont il lui a été fait don. Obligation de donner à son tour, « prière d'insérer », la parole, ordinaire et plus encore poétique, est portée par la générosité qui l'a suscitée à se faire à son tour généreuse, à aviver et parer l'éclat du monde. Pour autant, dans les conditions de la « modernité » lyrique, la parole poétique peut-elle encore être assimilée à un geste de don ? Afin de porter réponse à cette question, *Anne Gourio* se propose d'élucider ce qu'il advient du geste d'offrande poétique quand son auteur tend à s'effacer, son destinataire à devenir incertain, quand plus rien, notamment aucun sacré, ne le fonde plus. Peut-être l'essentiel, suggère-t-elle : « Dessinant l'espace d'une habitation poétique du monde », le poème est, plus que jamais, « ce geste gratuit et pur, par lequel les contours mêmes du visible sont redessinés, et la possibilité même d'une existence relancée<sup>19</sup> ».

Et qu'en est-il de l'offrande religieuse ? Prières, incantations, litanies, ne s'agit-il pas de dons de paroles avant tout intéressés ? *Florian Villain*, à travers une fine ethnographie du culte des âmes du Purgatoire à Naples, démontre que l'on aurait tort d'y voir un simple contrat entre vivants et morts, par lequel les premiers offriraient leur suffrage aux seconds en priant le Christ ou la Vierge de leur ouvrir les portes du Paradis, afin que ces derniers, en retour, intercèdent en leur faveur. Et si la véritable parole donnée était moins à chercher dans ces adresses à l'au-delà (et les soins prodigués à ces crânes), que dans ces échanges conviviaux entre les dévotes qui se nouent à cette occasion ? Comme si le mimétisme religieux n'était qu'un prétexte nécessaire pour répondre à un besoin de solidarité et d'échange, exprimant cette éthique toute profane de l'hospitalité populaire napolitaine ?

@ >>> Cette générosité de la parole, où l'on donne en se donnant, ne se cache-t-elle pas aussi dans le secret de la confiance ? Comme le décrit *Irène-Lucile Hertzog*, le dévoilement d'une réalité intime, ici étudiée dans le milieu du travail, ne relève pas d'une intention stratégique mais du pari de

---

19. C'est en ces termes – nous remercions Julie Anselmini pour cette suggestion – qu'il faudrait aussi réfléchir, en clé de don, aux fictions narratives, comme usage gratuit et ludique du langage, visant à offrir au lecteur inconnu, ou à d'autres destinataires identifiés dans la dédicace de l'œuvre, des récits inventés, forgés pour le plaisir.

la confiance – qui n’est autre que le pari du don – qui suppose d’accepter le risque de se perdre en offrant à l’autre une part de soi, pour espérer « se retrouver auprès de soi dans l’autre ».

## Soigner par la parole

Si l’homme a tant besoin de parler, ce n’est pas seulement pour se lier et s’engager, c’est aussi pour revenir sur soi, revenir à soi, s’exprimer en son identité propre. Cette force subjectivante du don de parole est particulièrement sensible dans la situation thérapeutique et, plus encore, dans la cure psychanalytique, où le patient ne fait, au bout du compte, que cela : parler. La parole agit en effet, pour Freud [1998 (1926)], comme « une sorte de magie », à *cela près*, comme il le précise lui-même, que le traitement analytique demande beaucoup plus de patience et s’avère souvent nettement moins enchanteur...

Dans un premier article, *Élisabeth Conesa* évoque cette parole qui parvient à libérer des souffrances subies – subies parce qu’occultées et maintenues au silence, le plus souvent. Comme en témoigne l’auteur, à partir de sa propre pratique analytique, cette parole n’est pas seulement le fait du patient, mais aussi du thérapeute, qui fait don de remarques qui, pour être discrètes, peuvent s’avérer décisives et permettre au sujet de se reprendre dans son histoire et son vécu. S’il est regrettable que cet aspect de la relation thérapeutique – cette relation de don/contre-don par et à partir de la parole – n’ait pas été véritablement thématisé dans la littérature psychanalytique, les travaux d’Iván Bözörményi-Nagy, initiateur de la thérapie contextuelle, méritent, en conséquence, une attention toute particulière. Comme le montre *Pierre Michard*, le principe de ce courant thérapeutique est de développer une éthique relationnelle et une « clinique du donner-recevoir-rendre », où chaque membre du cercle familial doit trouver sa place comme donateur et débiteur. Dire le don, reconnaître ce qui a été reçu, notamment de la part de l’enfant, trop souvent assigné à la place de pur receveur, constitue en ce sens un levier essentiel de la cure.

@ >>> Commentant à son tour les travaux d’Iván Bözörményi-Nagy, *Philippe Chaniel* montre à quel point cet auteur, bien que n’ayant pas lu Mauss ni ceux qui s’en

inspirent, en prolonge l'inspiration en montrant combien les « symptômes » psychiques, qui relèvent de la compétence du psychothérapeute, sont autant de « pathologies » du don. Seule la parole peut alors contribuer à soigner ces pathologies, en autorisant, dans un dialogue au sein de la famille, le surgissement des paradoxes du don et de la dette.

### La parole comme alliance

Que la parole se donne comme offrande ou comme soin, son efficace est indissociable des liens qui l'étaient ou qu'elle noue. Quand dire, c'est faire, c'est avant tout, suggérons-nous, faire relation. C'est dire que le don de parole est aussi don d'alliance. De l'alliance mosaïque au simple bavardage, de l'alliance avec les esprits ou les dieux, arbitres des litiges, au serment de fidélité entre de glorieux guerriers, innombrables sont les voies à travers lesquelles se manifeste la valeur de lien du don de parole. Explorons-en quelques-unes.

@ >>> Nous ne saurions, dans ce numéro, manquer d'évoquer les ressorts du bavardage, voire du commérage et des ragots. C'est ce que propose *Thibaut Besozzi* sur un terrain d'enquête original, les aires de repos des centres commerciaux. Il montre combien, par ces échanges superficiels, les habitués de ces lieux – des personnes âgées d'origine populaire, en situation de « déprise sociale » – « se donnent de la relation » et une reconnaissance mutuelle en réponse à l'épreuve personnelle que peuvent constituer la retraite et le veuvage.

Mais, peut-être, à l'instar des scènes tout aussi banales du fameux échange des pichets de vin de Claude Lévi-Strauss, retrouve-t-on ici comme un écho de situations bien plus tragiques de confrontation à l'altérité. La mythologie, notamment grecque, ne manque pas de ces récits fameux où la parole donnée, par exemple sous la forme du serment, vient mettre fin à la violence. *Pierre Présuney* en analyse un exemple frappant, dans le VI<sup>e</sup> chant de l'*Iliade*, où le héros grec Diomède rencontre l'allié des Troyens, Glaucos. Prêts à se s'entre-déchirer, ces deux ennemis mortels, par l'alchimie de la parole (qui est aussi récit de dons et de dettes passées), se reconnaissent comme hôtes et amis, et concluent dans la joie une

paix séparée, une alliance qui prend la forme d'un serment de fidélité. C'est à une même situation de tension que s'intéresse *Raymond Verdier* et aussi à une autre forme, bien singulière, de parole donnée : la parole ordalique, dans ses liens avec la parole jurée et la parole divinatoire. Ici se noue une étrange alliance, une communication avec le monde des esprits, en vue de dévoiler des actions et intentions malfaisantes secrètes.

Qu'il s'agisse de conjurer l'esseulement, la violence guerrière ou la parjure, la performativité de la parole d'alliance produit les effets les plus divers, même s'il s'agit, chaque fois, d'instituer, d'actualiser ou de réparer les liens, toujours vulnérables, fragiles, parfois défaits entre les hommes. D'où sa dimension intrinsèquement politique. C'est ce qu'*André Sauge* vient ainsi interroger dans une analyse comparée de ce qu'il nomme la « promesse politique ». Il y oppose deux registres d'alliance, deux formes de « pacte de confiance ». La première, caractéristique de la culture athénienne, est étudiée à partir d'un épisode de *l'Odyssée*. Même garantie par les dieux, elle repose sur la décision humaine et suppose que le souverain assure la solidarité et une certaine égalité entre tous les membres du groupe qu'il gouverne et, par là, la coopération de tous afin que la promesse puisse être tenue. La seconde, l'« alliance mosaïque », parole donnée émise depuis une instance transcendante, vise au contraire à « enchaîner le peuple à une loi, supposément divine, dont le respect lui faisait espérer l'apaisement de toutes ses soifs et de toutes ses faims ». Comme si, lorsqu'elle se met en scène comme pure donation, excluant toute réciprocité, la parole d'alliance se niait comme parole et comme don.

### Et si au début était la parole donnée ?

On voit ce qui fait courir la langue et tout ce que la parole est capable de faire, ou plutôt de donner : la langue, en tant que langue vivante, dispose d'une singulière force de socialisation – au sens simmélien d'*ad-sociation* entre les hommes – et, en même temps, d'une extraordinaire force de subjectivation. Mais si la parole s'exprime ainsi comme don, ne peut-on pas aller jusqu'à considérer que la capacité même de parler est elle-même le résultat d'un don ? Ne faut-il pas commencer par donner pour parler ? C'est

à cette hypothèse, *last but not least*, qu'aboutissent les articles de cette dernière partie. Il faut d'abord en revenir à la promesse par laquelle l'homme oblige et, surtout, s'oblige. La parole, ici, n'est plus seulement l'usage du langage ou la faculté qui permet cet usage mais le crédit qu'on peut accorder à ce que quelqu'un peut dire. Ainsi que le rappelle *Alain Boyer*, sans cet engagement initial de chacun devant tous, aucune société n'est possible. La promesse, comme parole donnée, est ainsi le « secret de la culture », ou ce « ciment de la société » que nous évoquions en ouvrant ce numéro en compagnie de Pierre Charron.

C'est dans le même sens que chemine *Stéphane Corbin*, à partir d'une relecture attentive des thèses de Rousseau – dans sa confrontation avec Condillac. Si l'*Essai sur l'origine des langues* est encore aujourd'hui un des ouvrages les plus décisifs sur la question du langage, c'est que, malgré son pari spéculatif assumé, il permet de déterminer le caractère proprement humain de la parole. Il faut rappeler, avec Rousseau, que si l'homme parle, ce n'est jamais pour manifester des besoins mais pour exprimer des sentiments et des affects<sup>20</sup>. Ainsi Rousseau est-il le premier à développer une théorie proprement anti-utilitariste du langage. Allons plus loin encore : le fait même de parler serait-il possible sans un don initial ? Tel qu'entend le montrer *Fabien Robertson*, c'est ainsi qu'il faut comprendre l'éducation des enfants au langage. Apprendre à parler, c'est recevoir de ses parents toutes ces « choses » (un environnement, des gestes, des signes, une langue, un nom) qui obligent à sortir de soi et, paradoxalement, à devenir un être capable de répondre de soi. Et comment répondre de soi, sinon en donnant – de la voix notamment – en retour ? Autrement dit, sans ce don initial de la parole – don qui est appel au dialogue –, aucune humanité ne saurait émerger de l'enfant, de l'*in-fans*, littéralement de celui qui ne parle pas.

---

20. Ainsi note-t-il dans son *Essai sur l'origine des langues* : « On nous fait du langage des premiers hommes des langues de géomètres, et nous voyons que ce furent des langues de poètes [...]. Voilà pourquoi les premières langues furent chantantes et passionnées avant d'être simples et méthodiques. »

## Conclusion

Mais, au-delà, ou plutôt en amont du don que les parents font aux enfants, il nous faut être attentifs à l'extraordinaire don, à l'ineestimable donation que représente l'existence même de la langue. Ainsi, le linguiste Bernard Victorri [2002] défend l'hypothèse que ce qui a conféré à *Homo sapiens* sa supériorité décisive sur l'homme de Néandertal, c'est un progrès de la langue qui lui a permis de commencer à raconter des histoires, autrement dit d'évoquer aussi bien le passé que l'avenir. Grâce au passage d'une protolangue, principalement dénotative, à une langue complexe, permettant métaphores et métonymies, le sens prenait une épaisseur et une profondeur incomparables. « Pour le protolangage, le mot pour "lion" n'aurait signifié rien d'autre que l'animal, alors que, dans le langage, il aurait pu désigner aussi bien un ancêtre fameux, le totem auquel appartient une partie de la tribu, et la puissance et le courage que l'on attribue à la fois à l'ancêtre et à l'animal. Il est intéressant de noter que la polysémie fait aussi partie de ces propriétés des langues qui les distinguent des autres systèmes de communication animale, aussi bien que des langages formels. » Pour nous, l'existence du langage va tellement de soi que nous ne savons pas le reconnaître pour ce qu'il est, le don le plus précieux, avec le don de la vie. Il est le don de la vie de l'esprit, qui permet de jouer avec la quasi-infinité des sens possibles, avec les mots et toutes les alliances qu'ils autorisent, soit par leur versant signifiant, soit par leur versant signifié. Source de toutes les tragédies ou de toutes les jubilations possibles.

On voit ainsi l'intérêt qu'il y a à reconsidérer notre rapport au langage : chose sociale, par laquelle les hommes interagissent en permanence, il faut toujours rappeler que le langage n'existe que comme *parole*. Les structures abstraites du langage, les systèmes particuliers des langues, sont des objets d'étude tout à fait légitimes, mais quelque peu désincarnés. Les hommes font courir le langage entre eux, et les mots qu'ils emploient ne sont jamais que des ponts fragiles par lesquels ils s'associent les uns aux autres, dans des configurations toujours différentes et à réassurer. De la même manière que la circulation des dons ne peut se réduire aux structures prédéterminées de l'échange, la circulation des mots ne peut se circonscrire au système de la langue. Si « la langue poétise en nous »

(Schiller), et souvent malgré nous, il faut travailler à ressaisir son travail propre, à voir ce à quoi elle nous dispose, et jouer avec, comme autant de règles à partir desquelles la vie sociale se crée et se recrée en permanence.

Perdre de vue cette dimension essentielle, cette vie du langage, revient à occulter ce qui fait le sel de la vie sociale et le sens des mots qui s'échangent. La question n'est pas seulement théorique : le fait même d'user et d'abuser des méthodes de « communication », en politique surtout, réduit la parole publique à n'être que l'expression, plus ou moins bien construite, des dirigeants, accompagnés de leurs « communicants ». La scène politique ressemble alors de plus en plus à une pièce de théâtre, parfois tristement comique, où nos responsables politiques, passablement impuissants, ont pour seule préoccupation de véhiculer le « bon » message. Et la parole n'est plus le lieu d'une communauté vivante, mais le simple transfert, unilatéral, d'idées toutes faites, de récits sous forme de *storytelling* – voire de *fake news* – qui se refusent à toute discussion. Charge ensuite aux gouvernants de montrer que leurs décisions sont mal comprises faute de « pédagogie », la responsabilité de l'incompréhension en revenant alors à ces grands enfants que seraient les gouvernés. On comprendra aisément la méfiance grandissante à l'égard de la parole politique, ou plutôt politicienne. C'est pourquoi il faut être particulièrement attentif aux initiatives par lesquelles se recrée une véritable parole publique et où elle retrouve sa dynamique propre, en se libérant des gangues d'un discours autorisé qui s'arrêtera toujours à ses propres conditions de légitimité. Une parole qui soit vivante et vivifiante parce qu'elle sera reçue comme un don – un don appelant à des dons en retour – et non comme un message sans réplique.

### Libre revue

Parmi les nombreux et riches articles publiés dans notre « Libre revue », les deux premiers prolongent la réflexion thématique de ce numéro. Alors que *Richard Bucaille et Jeanne Virieux* proposent de renouer avec la notion, oubliée, de « quasi-contrat » pour repenser la force obligatoire, tout implicite, des échanges sociétaux, notamment dans les situations de conflits, @ >>> *Antoine Chollet* interroge,

à partir de l'exemple suisse, cette institution démocratique que constitue le référendum. Bel exemple d'une parole donnée au Peuple, souvent décriée en raison de son prétendu « populisme ».

@ >>> *Mohamed-Amokrane Zoreli* nous invite quant à lui en Kabylie, d'où il décrit avec minutie comment les pratiques d'économie solidaire s'y déploient dans une subtile articulation entre des formes multiples de dons traditionnels et des dispositifs « modernes » d'innovation sociale.

Avec humour (noir), l'anthropologue *David Berliner* retrace, « de la valériane aux benzodiazépines », la trajectoire de nombreux chercheurs aujourd'hui. Dénonçant la gravité des angoisses suscitées par la violence carnassière du capitalisme universitaire contemporain, il plaide pour une « politique du *care* » afin de restaurer un *ethos* chaleureux au sein de l'écosystème académique.

@ >>> Dans un même esprit, *Frédéric Vandenberghe* esquisse les traits d'une sociologie alternative tant à l'utilitarisme qu'au positivisme, appréhendant la société comme un système ouvert aux changements, et l'acteur social non comme un calculateur mais avant tout comme un donateur et un « activiste existentiel ».

### Références bibliographiques

- AUSTIN John Langshaw, 1970 (1962), *Quand dire c'est faire*, trad. fr., Seuil, Paris.
- BOURDIEU Pierre, 1984, « Le marché linguistique », in *Questions de sociologie*, Minuit, Paris.
- 1982, *Ce que parler veut dire*, Fayard, Paris.
- CAILLÉ Alain, 1993, « Le don de paroles », *Revue du MAUSS semestrielle*, n° 2, La Découverte, Paris.
- CALAME-GRIAULE Geneviève, 2010 (1965), *Ethnologie et Langage. La parole chez les Dogon*, Lambert-Lucas, Paris.
- CAMARA Sory, 1975, *Gens de la parole. Essai sur la condition et le rôle des griots dans la société malinké*, Mouton, Paris.
- FAVRET-SAADA Jeanne, 1977, *Les Mots, la Mort, les Sorts : la sorcellerie dans le bocage*, Gallimard, Paris.
- FREUD Sigmund, 1998 (1926), *La Question de l'analyse profane*, Gallimard, « Folio essais », Paris.

- GODBOUT Jacques T., 1993, *Le Langage du don*, Fides, Montréal (Québec).
- MAURICE Leenhardt, 1985 (1947), *Do kamo*, Gallimard, « Tel », Paris.
- LÉVI-STRAUSS Claude, 1949, « L'efficacité symbolique », *Revue de l'histoire des religions*, t. 135, n° 1.
- MAUSS Marcel, 1989 (1924), « Essai sur le don », in *Sociologie et Anthropologie*, PUF, Paris.
- MERLIN-KAJMAN Hélène, 2003, *La langue est-elle fasciste ? Langue, pouvoir, enseignement*, Seuil, Paris.
- REVUE DU MAUSS semestrielle, 2015, n° 45, « L'esprit du jeu. Jouer, donner, s'adonner », La Découverte, Paris, 1<sup>er</sup> semestre.
- VICTORRI Bernard, 2002, « “Homo Narrans” : le rôle de la narration dans l'émergence du langage », in *Langages*, Larousse jusqu'en 2003.

## Résumés & abstracts

- **Alain Caillé** *Le don de parole. Ce que parler ne veut pas dire*

Où il est suggéré que linguistes et sociologues gagneraient à considérer le langage comme régi par les lois de la prestation et de la contre-prestation agonistique.

- *The Gift of the Word. What Speaking Doesn't Mean*

Where it is shown that both linguists and sociologists would profit to consider language as obeying to the laws of gift and counter-gift.

- **Fabien Robertson** *La parole marchande. Petite grammaire critique de l'utilitarisme smithien*

On sait à quel point la propension à échanger, condition de toute relation marchande, reçoit une place de premier ordre dans la théorie d'Adam Smith. Or une telle capacité a pour condition essentielle la faculté de parler, c'est-à-dire d'énoncer les termes de l'échange à venir. C'est dire le rôle déterminant du langage dans une théorie d'obéissance utilitariste. Mais la parole, si elle conditionne l'échange de biens, ne saurait se réduire à cet usage, et ce, pour Smith lui-même si on le lit attentivement. L'échange marchand est certes un effet de la parole, mais il ne peut absolument pas en être la fin exclusive.

- *The Merchant Speech. A Short Critical Grammar of Smithian Utilitarianism*

We know how much the propensity to exchange, as a condition of all market relations, is central in Adam Smith's theoretical views. Such a capacity implies the faculty of speaking, of enunciating the terms of the exchange to come. However, the language has a predominant role in theory of utilitarian

obedience. But speech, even if it conditions the exchange of goods, could not be reduced to such an use, according to Smith himself, if we read him closely. Mercantile exchange is certainly an effect of speech, but it can absolutely not be its exclusive end.

• **Marilia Amorim** *Don, parole, civilité... et incivilité*

Cet article traite du rapport entre don et parole à partir de concepts linguistiques et philosophiques. S'appuyant dans un premier temps sur des travaux sur le système de la langue et sur des données lexicales à l'origine du mot *don* et de la notion de *civilité*, il fait ensuite des propositions et pose des concepts relevant du domaine du discours et permettant de réfléchir au caractère dialogique du don. Dans un troisième temps, il analyse les conditions du dialogue dans le cas d'un usage du téléphone portable dans des situations collectives. Avec l'hypothèse d'une correspondance entre les rapports dialogiques et les rapports sociaux qui vise également à interroger les conditions de l'être-ensemble dans la culture occidentale contemporaine.

• **Gift, Speech, Civility... and Uncivility**

This article examines the connection between gift and speech, founded upon linguistic and philosophical concepts. It is based on some works about lexical elements present in the origin of the word "gift" within the language system, as well as the notion of civility. It is followed by propositions and concepts drawn from the realm of discourse, allowing for reflection into the dialogical aspect of gift. Next, the article attempts to assay the communication conditions of the dialogue in a particular case of cellphone calls in collective situations. This analysis presents the hypothesis of a correlation between dialogical relations and social relations, and aims to interrogate the condition of the being-together within contemporary western culture.

• **Vincent Descombes** *Dire/donner. Note sur les verbes trivalents*

Charles Sanders Peirce a montré qu'il y a des relations triadiques, comme telles irréductibles à des conjonctions de relations dyadiques. Il a pris pour exemple les relations instaurées par un acte du don entre le donateur, la chose donnée et le donataire. De son côté, Lucien Tesnière a étudié la syntaxe des verbes trivalents, dont il a donné deux grands exemples : les verbes de dire et les verbes de don. Quel rapport entre la logique du triadique et la syntaxe de la trivalence ? Tous les verbes dont la syntaxe requiert trois compléments ne sont pas triadiques car la logique de l'objet de dire est celle d'un objet propositionnel (dire, c'est dire que...) alors que la logique de la chose donnée est celle d'un objet identifiable (donner un livre, c'est donner ce livre-ci ou celui-là).

### *Verbs of Giving, Verbs of Saying*

Charles Sanders Peirce has established that there are triadic relations, as such irreducible to conjunctions of dyadic relations. He gave as an example the relations created by an act of giving between giver, given thing and recipient of the gift. Independently, Lucien Tesnière has studied the syntax of trivalent verbs, of which he gave two main examples: verbs of saying, verbs of giving. One can wonder whether the syntax of trivalent verbs matches the logic of triadic relations. As a matter of fact, there is a logical difference between verbs of saying and verbs of giving, since the object of saying is propositional (saying something is saying that...) whereas the object of giving needs to be identifiable as an object of reference (to give a book to somebody is to give this book or that one).

#### • **Marcel Hénaff** *Au risque de soi : parler, donner, attester*

Une approche du rapport entre don et langage exige d'abord une clarification sur l'usage même du verbe donner, verbe multifonctionnel dont les ressources peuvent égarer. Ainsi, « donner sa parole » n'est en rien faire un cadeau, c'est attester de soi par un acte de langage. Mais le choix du verbe *donner* n'est pas quelconque. Donner indique toujours un mouvement vers autrui, une sortie de soi, un rapport à un autre réel hors de moi, le « tu » corrélat du « je » qui parle et qui s'engage en parlant. Pacte implicite qui est celui du don cérémoniel, avec sa dimension de risque et de confiance dont l'alliance exogamique est l'exemple abouti et dont on retrouve le schème dans le serment et la promesse. Ce qui est en jeu est le Soi comme sujet responsable et un sentiment de l'honneur inséparable de son ipséité même.

#### • *At the Risk of Oneself: Speaking, Giving and Attesting*

An approach to the gift/language relationship requires first of all a clarification on the very use of the term to give, a multifunctional verb whose resources can mislead. Thus "to give one's word" is not to make a gift, it is to attest oneself through a speech act. But the choice of the verb giving is not insignificant. It points always to a movement towards others, and out of ourselves, a relationship to another real person outside of us: the "You" that correlates the "I" who speaks and engages in speaking. This implicite pact is exemplified by ceremonial giving, with the risk and trust it involves, and whose most accomplished embodiment is the exogamic alliance; its schema is also present in the oath and the promise. What is at stake is the Self as a responsible subject and a sense of honor inseparable from its very selfhood.

• **Alain Boyer** *Donner des mots et des choses. De Mauss à Hobbes (et retour)*

Dans ce chapitre XV (*Chose promise. Étude sur la promesse à partir de Hobbes et quelques autres*, PUF, 2014), l'hypothèse selon laquelle la promesse et ses avatars sont au cœur du lien social est confrontée, trop rapidement, aux analyses classiques du grand *Essai sur le don* de Mauss. Le don maussien n'est pas un don « gratuit », ni un commerce marchand, c'est un système complexe d'obligations sociales. On essaie de montrer que les riches et profondes analyses de Mauss, y compris sur le *potlatch*, ne s'opposent pas tant que cela à certains éléments de la pensée de Hobbes telle que nous l'avons interprétée. Il s'agit selon Mauss, plus généralement, de « substituer l'alliance, le don et le commerce à la guerre, l'isolement et la stagnation », trois termes qui ne peuvent pas ne pas évoquer la phrase la plus célèbre du *Léviathan* (« and the life of man is solitary, poor, nasty, brutish and short »), décrivant l'état de nature. C'est dans ce monde de petites sociétés sans État que l'échange non marchand décrit par Mauss sous le titre de « don/contre-don » peut avoir lieu, pour créer des solidarités, sans que la valeur de la « vaine gloire » mise en évidence par Hobbes en soit du tout absente. Une moindre vexation, et c'est à nouveau la guerre. Quoi qu'il en soit, le don maussien peut être interprété comme une espèce du genre « pacte ».

• *A Confrontation between the "PSS" Hypothesis about the Primacy of Promises and the Maussian Conception of the Gift*

In this chapter XV (*Chose promise. Étude sur la promesse à partir de Hobbes et quelques autres*, PUF, Paris, 2014), our so-called PSS (*Pacta sunt servanda*) hypothesis is (modestly) confronted with the famous *Essai sur le don*. The Maussian gift is not a "free gift," and nevertheless is not a real trade either, but a complex system of social *obligations*. I try to show that Mauss's deep analyses are perhaps not so different from some things Hobbes had to say. The question is always, according to Mauss, to "substitute *alliance* (my emphasis), gifts, and commerce for war, isolation, and stagnation." These three words are likely to evoke for us the most famous sentence of the *Leviathan*: "and the life of man is solitary, poor, nasty, brutish and short," about the state of nature. In this world of small societies without any state, the non-market system of exchanges that Mauss called "gift and counter-gift" can take place, to give rise to alliances, but in agreement with the weight given by Hobbes to the blazing passion of "vain glory:" "Glory maketh men invade for trifles, as a word, a smile, a different opinion, and any other sign of undervalue" (still in *Lv*, ch. 13). Anyway, the Maussian gift could be interpreted as a species of the more generic concept of a pact.

• **Henri Raynal** *Générosité de la parole. L'inédit, le spectacle, le relais, le commentaire infini*

C'est ce dont je parle qui commande ma parole. La chose l'a mise en branle – surtout si elle est surprenante, peut étonner ; elle entend être dite : sue. Accéder à la *reconnaissance*. Que la parole soit ainsi en service commandé ne lui interdit pas la générosité. Elle répond au présent qui nous est fait en ce qui est. *Reconnaissance* encore, mais avec une acception différente, dans la parole d'émerveillement. Et il y a dans le dire une tendance à se faire conte. Mais l'histoire de l'Univers lui-même ne donne-t-elle pas lieu à un récit prodigieux ?

• *The Generosity of the Word. The Unpublished, the Spectacle, the Relaying, the Infinite Commentary*

What I am speaking of commands my word. The thing set it in motion — especially if it is unexpected, if it can surprise; it wants to be said: known. To gain *acknowledgement*. The fact that the word has thus an official assignment does not preclude its generosity. It answers to the present that is made to us by what is. *Acknowledgement* again, but with a different meaning, in the word of wonder. And there is in the saying a tendency to become a tale. But does the history of the Universe not lend itself to a prodigious narration?

• **Anne Gourio** « *Je donne ton nom au jour.* » *Le don du poème à l'épreuve de la modernité*

Le « don du poème » forme depuis la poésie des troubadours une constante de l'histoire du genre lyrique et constitue une véritable tradition qui possède ses codes, ses rituels et ses pratiques sociales. Après avoir éclairé la spécificité du discours lyrique comme parole adressée, cet article s'intéresse aux transformations que cette tradition subit sous l'effet de la « modernité » poétique. Il propose pour ce faire un parcours libre à travers quelques œuvres décisives ayant marqué l'histoire de l'offrande lyrique, parmi lesquelles celles d'Ossip Mandelstam, Paul Celan, Robert Desnos et Yves Bonnefoy. L'article s'emploie alors à montrer que, si les conditions du don poétique au xx<sup>e</sup> siècle semblent atteintes dans leurs fondements, le geste du don reçoit là en réalité tout son sens et regagne l'ensemble de sa plénitude.

• *Gift, Poetry, Modernity*

The “gift of the poem” has, since the poetry of the troubadours, formed a constant in the history of the lyrical genre and constitutes a true tradition which possesses its own codes, rituals and social practices. After having illuminated the specificity of lyrical discourse as addressed speech, this article focuses on the transformations that this tradition has undergone under the influence of poetic “modernity.” In order to do so, it proposes a free journey through

some decisive works that have marked the history of the lyrical offering, among which those of Ossip Mandelstam, Paul Celan, Robert Desnos and Yves Bonnefoy. The article then attempts to show that if the conditions of the poetic gift in the twentieth century seem to be attained in their foundations, the gesture of the gift in fact receives its full meaning and regains its fullness.

• **Florian Villain** *Prier pour les âmes du Purgatoire à Naples. La parole donnée, au-delà du donnant/donnant*

Durant trois siècles, des Napolitaines des quartiers pauvres ont consacré un culte aux crânes de défunts anonymes des épidémies et des guerres. Ces pratiques discrètes et souterraines ont toujours été considérées comme relevant d'une superstition construite sur de prétendus rapports contractuels d'échange de bons services entre les dévotes et les âmes en peine auxquelles elles auraient apporté leurs suffrages par la prière, de façon exactement symétrique aux divers cultes propitiatoires. Pour répondre à ces lectures échangistes qui privilégient le rapport interindividuel et utilitaire, nous voudrions ici tenter de déceler le sens profond de cette dévotion que Michel Vovelle a lui-même qualifiée d'« exception dans l'exception ». Plutôt que motivés par le souci du donnant-donnant, nous voudrions montrer que les paroles incantatoires ainsi que les gestes ritualisés dans lesquels ce culte des âmes du Purgatoire s'incarne offrent en fait les conditions traditionnelles de la constitution d'une forme sociale à travers laquelle ces femmes ont pu se solidariser.

• *Praying for the Souls of the Purgatory in Naples. The Given Word, beyond Give and Take*

For three centuries, Neapolitan women from poor neighborhoods worshiped the skulls of anonymous deads, from epidemics and wars. These discrete and underground practices have always been considered as part of a superstition built on alleged contractual relations of exchange of services between the devotees and the souls in pain they would have chosen by prayer, in a symmetrical way as the various propitiatory cults. To answer these market interpretation which privilege the interindividual and utilitarian relation, we would like to detect the deep meaning of this devotion which, Michel Vovelle himself qualified as an "exception in the exception." Rather than motivated by give and take, we would like to show that the incantatory words as well as the ritualized gestures, in which this worship of the souls of Purgatory incarnate, actually offer the traditional conditions of the constitution of a social form through which these women were able to join together.

• **Irène-Lucile Hertzog** *Quand dire, c'est se donner. Réflexions sur la confiance au travail*

À partir d'une recherche doctorale en sociologie sur l'articulation, pour les femmes, entre assistance médicale à la procréation (AMP) et vie professionnelle, l'article met en lumière ce qui se joue dans la confiance dans un espace qui, *a priori*, ne s'y prête guère. Les confidences au travail, en favorisant l'émergence de moments de complicité, questionnent en effet les frontières entre public, privé et intime. *Parler*, c'est ici d'emblée *se donner* dans un échange d'exception qui fait tomber les masques sociaux au risque du dévoilement de sa propre vulnérabilité.

• *When Speaking is Giving Away a Part of Yourself. Thoughts on Private Conversations at Work*

From a post-doc research in Sociology on the link for women between medically assisted procreation (MAP) and professional life, the article sets light on what is part of confiding in a place which at first sight isn't the place for confessions. Confiding at work, by creating moments of complicity, actually questions the limits between public, private life and even intimacy. Exchanging is right away giving away a part of oneself in a very special exchange that causes all social masks to drop at the risk of unveiling one's own vulnerability.

• **Élisabeth Conesa** *Psychanalyse et don de parole*

À travers quelques vignettes cliniques, l'auteure veut faire apparaître, au-delà de ce que donne à entendre le psychanalyste lui-même, combien l'un des objectifs majeurs de son travail est de donner au patient la possibilité d'accéder à sa propre parole.

• *Psychoanalysis and the Gift of the Word*

Through a few clinical cases the article intends to show that, beyond what the psychoanalyst gives to hear, his main goal is to give to his patient the capability to utter his own words.

• **Pierre Michard** *L'enfant sans « merci ». Pour une clinique du donner-recevoir-rendre*

L'article se propose de se pencher sur un courant de thérapie familiale : l'approche contextuelle. Bösörményi-Nagy, son créateur, invente un dispositif d'entretiens qui interpelle des partenaires familiaux sur leurs relations en termes de donner, recevoir et rendre. Le thérapeute ne cède rien sur cette option à l'aide du levier d'un questionnement qui donne à penser et à dire

sur le « compte relationnel » de chacun avec le proche. Böszörményi-Nagy insiste sur l'oubli de l'enfant capable de don, la thérapie prend parti d'aider les parents à dire les mots qui créditent les contributions clandestines de l'enfant. Cette proposition thérapeutique de mettre en mots les déficits de réciprocité ou de reconnaissance est particulièrement pertinente lorsque le cycle du don est bloqué et se manifeste par des symptômes au cœur de la relation.

• *Telling what the Child Gives. A Family Therapy of Giving, Receiving and Giving Back*

The aim of this article is to study the contextual approach, which is a trend in the family therapy. Böszörményi-Nagy, its creator has invented a system of interviews that questions different family members about their relationships in terms of giving, receiving and giving back. The therapist doesn't give up on this option thanks to a lever of a questioning that make people think and talk about the "relational account" of each member with the close ones. Böszörményi-Nagy insists on the fact that we forget to take into account what the child gives, the therapy takes sides to help the parents, to say the words that credit the child's clandestine contributions. This therapeutic proposal to express the deficits of reciprocity or recognition is especially relevant when the giving cycle is blocked and reveals itself by symptoms in the heart of the relationship.

• **Philippe Chanial** *De la thérapie contextuelle au paradigme du don, et retour*

Cet article se propose de discuter l'ouvrage de Pierre Michard, *La Thérapie contextuelle de Böszörményi-Nagy*. Il montre combien le thérapeute hongrois, à l'instar de Marcel Mauss, a fait une découverte fondamentale selon laquelle les « symptômes » psychiques ne sont autres que des « pathologies » du don. Cette invitation inédite à étudier tout autrement ce que Lévi-Strauss nommait les « structures élémentaires de la parenté » ouvre ainsi à une clinique originale. Celle-ci vise à interroger, dans un dialogue au sein de la famille sur les liens qui s'y nouent, le surgissement des paradoxes du don et de la dette afin de rendre possible la pérennité du lien et de sa force subjectivante.

• *From Contextual Therapy to Gift Paradigm, and Return*

The purpose of this paper is to discuss Pierre Michard' book, *La Thérapie contextuelle de Böszörményi-Nagy* [*Boszorenvi-Nagy's Contextual Therapy*]. It shows how the hungarian therapist, like Marcel Mauss, did a fundamental discovery, that psychic "symptoms" are nothing other than gift "pathologies." This unprecedented invitation to study differently what Lévi-Strauss called the "elementary structures of kinship" opens to an original clinical practice. It aims to allow, in a dialogue within the family on the links that are tied into

it, the emergence of the paradoxes of the gift and the debt in order to make possible the durability of the link and its subjectivating force.

• **Pierre Présumey** *Neuf bœufs et des feuilles innombrables. Guerre, paix et parole donnée dans l'Iliade (VI, 119-236)*

Le Chant VI de l'*Iliade* présente une scène surprenante de reconnaissance et d'échange qui mérite d'être examinée de près. Le Grec Diomède et le Lycien Glaucos, allié des Troyens, face à face sur leur char et prêts pour le combat mortel caractéristique de l'épopée, vont décliner tour à tour leur identité. Passant de la menace au dialogue, ils s'appuient sur un vieil accord d'hospitalité, conclu autrefois entre leurs grands-pères, pour sceller à leur tour un nouvel accord d'amitié séparée, garanti par l'échange de leur armement. Le commentaire final du poète vient une fois encore démontrer que l'héroïsme homérique n'est jamais donné simplement comme un exemple à reproduire, mais toujours comme une valeur à questionner.

• **Nine Oxen and Innumerable Leaves. War, Peace and Given Word in the Iliad (VI, 119-236)**

The sixth Song of the Iliad presents a surprising scene of recognition and exchange that deserves to be examined closely. The Greek Diomedes and the Lycian Glaucos, who is allied with the Trojans, face to face on their chariot and ready for the mortal combat, which is characteristic of the epic, will disclose in turn their identity. From threat to dialogue, they rely on an old hospitality agreement, once concluded between their grandfathers, to seal in turn a new separate friendship agreement guaranteed by the exchange of their weapons. The final commentary of the poet once again demonstrates that Homeric heroism is never simply given as an example to be reproduced, but always as a value to be questioned.

• **Raymond Verdier** *Parole du corps, corps du monde : l'ordalie archaïque*

Maintes cultures antiques, traditionnelles et modernes mettent en relation le visible et l'invisible, la nature humaine et la nature cosmique selon une expérience mystique de la surnature et des êtres mythiques : la parole du corps est corps du monde et lien vivant avec la *puissante mère Nature*. L'ordalie archaïque fait appel à la puissance sacrale des Forces cosmiques pour innocenter le véridique et condamner le parjure. Trois interventions se succèdent pour dévoiler les transgressions sacrilèges occultes : en premier lieu, *la parole oraculaire* en vue de détecter l'intervention des esprits nuisibles ; puis, *la parole jurée* des protagonistes prêtant un serment d'auto-malédiction conditionnelle ; enfin, *la parole ordalique* des corps jureurs soumis à l'épreuve des

Éléments primordiaux. Par-delà ses différentes formes culturelles, l'ordalie, en mettant en jeu la vie du patient en vue de renaître à une nouvelle vie s'il en sort vainqueur, a une dimension universelle.

• *The Word of the Body, the Body of the Word: the Archaic Ordeal*

Many Ancient, traditional and modern cultures establish connections between the visible and the invisible, human nature and cosmic nature according to mystical experience of the supernatural and mythical beings: the word of the body is the body of the word and a living connection with the powerful mother Nature. The archaic ordeal appeals to the sacred power of cosmic Forces to render the truthful innocent and to condemn perjury. Three interventions follow one another to unveil the occult sacrilegious transgressions: in the first place, the *oracular word* for the purpose of detecting the intervention of harmful spirits; then, *the sworn word* of the protagonist swearing a conditional self-malediction; finally, *the "ordalique" word* of the swearing bodies subjected to the test of primordial elements. Beyond its different cultural forms, the ordeal, by putting into play the life of the patient so that he can be reborn to a new life if he comes out victorious, has a universal dimension.

• *André Sauge Itinéraire de la promesse politique, d'Athènes à Jérusalem*

Une lecture attentive des textes de l'Antiquité, aussi bien grecque que juive, permet de constater que la promesse politique a été un thème explicite des aèdes en Grèce et des prêtres en Judée. La comparaison entre les deux domaines permet de dégager un traitement fort différent de la promesse. Du côté grec, elle est un engagement dont les chances de réussite reposent sur l'intelligence que les hommes peuvent se faire des rapports de force sociaux et cosmiques, du côté judéen, elle est une parole donnée, émise depuis une instance transcendante au monde... à laquelle il faut croire et obéir, ou qu'il faut aimer, pour mériter ce qu'elle promet.

• *Itinerary of the Political Promise, from Athens to Jerusalem*

A careful reading of Ancient texts, Greek as well as Jewish, leads us to see that the political promise was an explicit theme amongst bards (*aoidos*) in Greece and priests in Judea. A comparison between the two areas leads us to distinguish a very different treatment of the promise. On the Greek side, it is a commitment whose chances of success rely on the understanding that men are able to have of social and cosmic power relations, on the Judean side, it is a given word, produced from an instance that transcends the world... that one must believe and to which one must obey, or that one must love, in order to deserve what it promises.

• **Thibaut Besozzi** *Ce que le dire donne et ce que le don dit. Enquête sur la sociabilité des habitués d'un centre commercial*

À partir d'une investigation ethnographique, cet article souligne l'importance que prend la sociabilité primaire de personnes âgées qui se retrouvent quotidiennement dans les galeries marchandes d'un centre commercial. Fondamentalement fondés sur l'échange de paroles, les liens discursifs que nouent les habitués du centre commercial s'apparentent à des « dons de relation ». Loin d'être superficiels ou futiles, ces bavardages ritualisés s'avèrent particulièrement riches sur le plan symbolique de la reconnaissance qu'ils permettent et actualisent au jour le jour. La perspective anthropologique du don nous permet à la fois de mettre en évidence ce que le dire donne de symbolique et ce que le don nous dit des relations de ces personnes âgées en proie à la déprise sociale.

• *What Speaking Gives and Giving Means. A Study on Sociability in a Shopping Mall*

Based on an ethnographic research, this study emphasizes the importance of primary sociability between elderly people as they meet everyday in a shopping mall. Basically structured around verbal interactions, these discursive bonds appear as “gift-based relations.” Far from superficial or frivolous, this ritualized chatting turns out to be especially substantial as to the symbolic recognition it allows. The anthropologic perspective relying on gift brings out what words symbolically offer and what gift and reciprocity tell us about the relationships between these low-income elderly people.

• **Alain Boyer** *Promesse oblige*

La promesse et l'échange des promesses, en tant qu'actes de langage performatifs, sont l'un des propres de l'homme. C'est aussi l'une des sources possibles du « soi », puisque l'on « apprend à être un soi » (Popper). S'engager envers autrui, c'est toujours autolimiter publiquement sa liberté, et rassurer les autres sur ses intentions. C'est un vrai *don* à autrui d'une part de souveraineté sur mes actions (don mutuel dans le cas des pactes, dont la règle de justice est la réciprocité). C'est diminuer quelque peu l'incertitude de l'avenir ouvert. Le domaine des promesses est pour ainsi dire « dominé » par un adage latin, commenté par Cicéron : *Pacta (et promissa) sunt servanda*. Telle la noblesse, « promesse oblige ». La promesse et les pactes contribuent à introduire de la confiance entre les personnes, et il n'y a pas de société ni d'économie possibles sans un minimum de confiance mutuelle. L'hypothèse ici soutenue est même que la promesse pourrait bien être « la mère de toutes les normes ».

• *“Promesse oblige.” The Exchange of Promises as an Essential Characteristic of Men*

Promising and the exchange of promises, as performative speech acts, are something like a characteristic of man, or proper to man. They are also one of the possible sources of the “Self,” since one “has to learn to be a Self” (Popper). To commit myself to somebody else is equivalent to limiting publicly my own liberty, and that action reassures the other about my intentions. I freely give to the other a part of sovereignty on my future actions. It involves diminishing a little the uncertainty of our common open future. The domain of promising and other acts of the same kind is, so to speak, and as usual, governed by a Latin adage, lengthily commented on by Cicero: *Pacta (et promissa) sunt servanda*. As for *Noblesse*, according to the old-fashioned French proverb, I would say: *Promesse oblige*. Promises and covenants help to generate trust between persons, and there is no society and no economic life without at least some mutual trust or confidence. The general conjecture here proposed is that the PSS principle could even be the first, “the mother of all (social) norms”.

• *Stéphane Corbin Entre don et nécessité. Jean-Jacques Rousseau, anthropologue du langage*

Le caractère insolite de la théorie de Rousseau sur l’origine des langues réside dans sa dimension résolument anti-utilitariste. Loin d’être en effet la conséquence mécanique d’une nécessité pour les hommes de se regrouper, les langues, parce qu’elles sont pour Rousseau les expressions des sentiments et des passions qui naissent d’un tout autre commerce entre les hommes, provoquent une véritable rupture symbolique qui institue la société sur le dépassement des seules contingences. C’est ainsi que Rousseau fait œuvre d’anthropologie, en identifiant, dans cette obligation inaugurale à se séparer de soi, le fondement du langage et du don.

• *Between Gift and Necessity. Jean-Jacques Rousseau as a Language Anthropologist*

The unusual character of Rousseau’s theory of the origin of languages lies in its resolutely anti-utilitarian dimension. In fact, far from being the mechanical consequence of a necessity for men to regroup, languages, because they are for Rousseau the expressions of the feelings and passions which arise from a completely different trade between men, provoke a real symbolic break that institutes society on the transcendence of all contingencies. This is how Rousseau does a work of anthropology, identifying in this inaugural obligation to separate from itself, the foundation of language and gift.

• **Fabien Robertson** *Le don de parole. Comment l'enfant vient au langage*

La parole, comme faculté personnelle de mobiliser une langue, est non seulement acquise : elle est proprement donnée. Les parents ne se contentent pas de communiquer avec leurs enfants, ils leur offrent la faculté première de communication. Ce qui est le don le plus précieux qu'ils puissent leur faire. Ce faisant, ils cultivent la nature parlante de l'individu, lui assignent une prime identité, l'ouvrent à l'imaginaire et l'engagent en sa liberté propre, qui est de donner en retour. Cet article se propose de montrer que l'éducation la plus fondamentale ne peut se penser sans recourir au paradigme du don, d'un don conçu à la fois comme obligation et comme ouverture à l'indéterminé.

• *The Gift of Speech. How the Child Comes to Language*

Speech, as a personal faculty to mobilize a language, is not only acquired: it is given. Parents do not just communicate with their children: they offer them the main capacity of communication. Which is the most precious present they can make. Doing this, they cultivate the talking nature of the individual, assign it a premium identity, open it to the imaginary and commit it in his own freedom, which is to give back. This paper proposes to show that the most fundamental education can not be thought of without the gift paradigm, in which the gift is conceived both as an obligation and as an opening to the indeterminate.

• **Richard Bucaille et Jeanne Virieux** *Le quasi-contrat, un possible concept anthropologique ?*

Pour nommer cette « force » étrange, incluse « dans la chose qu'on donne » et qui « fait que le présent reçu est obligatoirement rendu », Mauss propose la notion maorie de *hau*. Essayant de mieux nommer ce principe de tout échange sociétal (y compris celui, si délicat, avec la divinité), on propose et tente de justifier le terme, emprunté au droit et peut-être plus large et à la fois plus précis, de « quasi-contrat », implicite mais presque irrésiliable, dont on avance plusieurs exemples variés. On insiste sur l'importance de ces quasi-contrats dans toutes les situations de conflit – guerre au premier chef – où le droit se trouve outrepassé par la violence. Enfin, il faut noter la proximité de ce quasi-contrat avec la notion centrale de l'économie des conventions.

• *The Quasi-Contract, a Possible Anthropological Concept ?*

To name this strange “power,” included “in the given thing” and that make “the received present is necessarily rendered,” Mauss proposes the Maori notion of *Hau*. Trying to better name that principle of all societal exchanges (including that one, so delicate, with the divinity), we propose and try to justify the term, borrowed from the law and maybe wider and at the same time more

precise, of “quasi-contract,” implicate but almost irresiliable, of which we present several and varied examples. The importance of these quasi-contracts is stressed in all situations of conflict —war in the first place— where the law is overridden by violence. Finally, we must note the proximity of this quasi-contract to the central notion of the economy of conventions.

• **David Berliner** *Angoisses académiques*

Parce qu'elle déstabilise le réel, l'anthropologie est une discipline anxiogène. Dans cet article, j'explore certaines de ces angoisses que le capitalisme académique qui prévaut aujourd'hui a contribué à amplifier.

• *Academic Anxieties*

Because it shakes up the very foundation of our world, anthropology triggers anxiety. In this article, I explore some of these anxieties that the contemporary academic capitalism has contributed to amplify.

• **Antoine Chollet** *Une défense du référendum à partir de l'exemple suisse*

Nous voudrions ici défendre le référendum en le considérant comme une institution démocratique. La Suisse, qui en fait l'usage le plus fréquent, servira d'exemple. Après avoir rappelé l'histoire des mécanismes référendaires dans ce pays, nous examinerons les différentes critiques émises à leur égard, en montrant qu'à chaque fois elles font usage d'arguments antidémocratiques. Contre ces derniers, nous soulignerons alors que la démocratie est un régime populiste, désordonné et sans fondement, et que ce sont précisément ces caractéristiques qui doivent être défendues par les démocrates.

• *A Defence of Referendums Based on the Case of Switzerland*

In this article, we would like to stand for referendums, seen as a truly democratic institution. Switzerland, which holds them most frequently in the world, will serve as an example. We will trace the history of this practice in the country, and then consider various critiques made against it. We will show that these critiques largely use antidemocratic arguments. To respond to them we will stress that democracy is a populist and disordered regime, and that it operates without foundations. These are precisely the features democrats must support.

• **Mohamed-Amokrane Zoreli** *L'économie solidaire en Kabylie : don, réciprocité et résilience systémique*

L'objet de cette contribution est de montrer que la Kabylie manifeste une logique d'innovation sociale et solidaire différente des logiques de solidarité occidentales. Elle présente des études pratiques qui permettent de souligner combien, baignés dans une culture particulière, les acteurs de la Kabylie ont leur propre façon d'être en communion et de se montrer solidaires les uns les autres.

• *Solidarity Economy in Kabylia : Gift, Reciprocity and Systemic Resilience*

The aim of this paper is to study concretely the kabylian forms of social et economical innovations and to show how and why they differ from the western ones. According to their specific culture and traditions, people in Kabylia have their own way of living in community and manifesting solidarity and reciprocity.

• **Frédéric Vandenberghe** *Réalisme critique, anti-utilitarisme et engagement normatif*

L'article invite à une alliance entre les mouvements réaliste et anti-utilitariste dans les sciences sociales. Afin de l'initier, il souligne la nécessité de dépasser le positivisme, l'utilitarisme et la neutralité axiologique. L'ambition d'une telle alliance n'est cependant pas uniquement négative. Il s'agit rien de moins que de repenser la théorie sociale, en continuité avec la visée d'une vie bonne avec et pour les autres dans des institutions justes.

• *Critical Realism, Anti-Utilitarianism and Axiological Engagement*

In this article, we propose a working alliance between the critical realist network and the anti-utilitarian movement in the social sciences. Joining forces, we need to overcome the reigning positivism, utilitarianism and axiological neutrality so as to open the way to a philosophically informed new classical social theory that continues the venerable project of moral and political philosophy. In other words, to build a new society, we need to build a new social science.



## Les auteurs de ce numéro

- MARILIA AMORIM Ancien professeur au département de psychologie sociale de l'université fédérale de Rio de Janeiro, maître de conférences au département de sciences de l'éducation à l'université de Paris VIII.
- DAVID BERLINER Professeur d'anthropologie. Laboratoire d'anthropologie des mondes contemporains, Université Libre de Bruxelles.
- THIBAUT BESOZZI Docteur en sociologie. Université de Lorraine, 2L2S, EA 3478 et CERReV.
- ALAIN BOYER Professeur de philosophie morale et politique à Paris-Sorbonne.
- RICHARD BUCAILLE Anthropologue et conservateur du patrimoine, ancien conservateur départemental du Puy-de-Dôme.
- ALAIN CAILLÉ Professeur émérite de sociologie. Laboratoire Sophiapol, université de Paris-Ouest-Nanterre-La Défense.
- PHILIPPE CHANIAL Professeur de sociologie. Université de Caen-Basse-Normandie (CERReV).
- ANTOINE CHOLLET Centre Walras Pareto. Université de Lausanne.
- ÉLISABETH CONESA Psychanalyste, ancienne présidente de la SFPA (Société française de psychologie analytique – Institut Carl Gustav Jung).
- STÉPHANE CORBIN Sociologue. Université de Caen-Basse-Normandie (CERReV).
- VINCENT DESCOMBES Directeur d'études à l'EHESS.
- ANNE GOURIO Maître de conférences en poésie du XX<sup>e</sup> siècle. Université de Caen-Basse-Normandie (LASLAR).
- MARCEL HÉNAFF Philosophe et anthropologue. Professeur à l'université de Californie à San Diego. Auteur de *Le Prix de la vérité. Le don, l'argent, la philosophie* (Seuil, 2002 ; Grand Prix de Philosophie de l'Académie française).

- IRÈNE-LUCILE HERTZOG Sociologue. Université de Caen-Basse-Normandie (CERReV).
- PIERRE MICHARD Philosophe de formation. Docteur en psychopathologie clinique, cofondateur de *Fractale* et thérapeute de famille.
- PIERRE PRÉSUMEY A enseigné les lettres classiques en classes préparatoires au lycée Blaise Pascal à Clermont-Ferrand. Il a participé à la traduction de l'ouvrage de la philosophe américaine Martha Nussbaum, *La Fragilité du bien, fortune et éthique dans la tragédie et la philosophie grecques*, éditions de l'Éclat, 2016.
- HENRI RAYNAL Poète et philosophe.
- FABIEN ROBERTSON Professeur agrégé de philosophie. Il enseigne la philosophie et la sociologie à Caen.
- ANDRÉ SAUGE Philosophe, chercheur libre dans le domaine de la langue et de la civilisation grecques antiques. En préparation notamment : une étude historique à l'appui des textes (grecs exclusivement) sur le thème de la fondation du judaïsme (400 av. J.-C.) à la fondation du christianisme (100), d'Esdras à Ignace d'Antioche.
- FRÉDÉRIC VANDENBERGHE Sociologue. Professeur à l'université de Rio de Janeiro (IUSP/UERJ).
- RAYMOND VERDIER Dir. hon. CNRS « Droit et Cultures », université Paris-Ouest-Nanterre-La Défense.
- FLORIAN VILLAIN Professeur de philosophie dans l'académie de Créteil et chargé de cours au département de sociologie de l'université de Caen-Basse-Normandie.
- JEANNE VIRIEUX Anthropologue et conservatrice du patrimoine, archives départementales de Clermont-Ferrand.
- MOHAMED-AMOKRANE ZORELI Enseignant-chercheur en sciences économiques à la faculté SECSG de l'université de Bejaia (Algérie).

**@ >>> Pour commander la version numérique :**

- Vous pouvez commander la version complète de la revue au format PDF au prix de **15 €** en cliquant sur le lien ci-contre l :

---

1. Ce lien vous amènera sur le site sécurisé de Paypal™ où vous pourrez régler votre achat par carte bancaire (ou avec votre compte Paypal si vous en avez un), vous recevrez ensuite par mèle un lien vers un serveur sécurisé pour y retirer le fichier PDF de la revue.